
M A N U S C R I T

INSECTARIUM

de Gert Jonke

Traduit de l'allemand (Autriche) par Uta Müller et Denis
Denjean

cote : ALL01D404

Date/année d'écriture de la pièce : 1999

Date/année de traduction de la pièce : 2000

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

1. Hyperbole 1

ELLE et LUI, assis comme des spectateurs sur des bancs surélevés, fixent la salle comme s'ils regardaient un spectacle de cirque

LUI : Et maintenant on va avoir l'habituel numéro de funambule. Je n'aimerais pas être à la place de l'homme qui l'exécute.

ELLE : Moi, je serais désemparée là-haut, si je devais traverser le chapiteau ainsi, suspendue en l'air, passer par-dessus la tête des spectateurs sans me soucier de savoir s'il y a encore une seule tête pour d'en-bas daigner lever les yeux vers moi.

LUI : Il peut y avoir du suspense, cet artiste-là n'est pas désemparé, pas le moins du monde, au contraire, il pose réellement son pied sur la corde, et il saura certainement quoi y faire.

ELLE : Le voici déjà au milieu de la corde. Il a du cran. Etonnant qu'il y ait pourtant des yeux qui lui jettent entre les jambes des regards blasés et méprisants afin qu'il finisse par hésiter et trébucher. Mais l'homme fait des pieds et des mains pour se défendre, il essaie au moins de repousser l'air en arrière comme un âne qui rue.

LUI : Non, non, c'est autre chose : il donne un signe. Une poussée bilatérale des talons vers l'arrière dont la raideur intentionnelle doit donner à son assistant en bas un signe convenu. Tu comprends ?

ELLE : Oui, car maintenant, suite à ce signe soudain, les deux bouts de la corde - surprise - se décrochent en même temps, si bien que la corde, sans être accrochée, reste cependant suspendue en l'air tel un trait tiré au cordeau, et supporte encore l'artiste qui avance comme sur une perche sans s'écraser tout de suite.

LUI : Voici que la corde s'est métamorphosée en serpent géant qui s'enroule autour du corps de l'artiste comme pour l'étrangler. Un funambule garrotté par sa corde et mangé tout cru, il y aurait de quoi rire !

ELLE : Non, tu te trompes. Ne vois-tu pas que la corde c'est la maîtresse de l'artiste, on la voit bien maintenant s'enrouler autour du corps du danseur aérien comme dans une étreinte amoureuse, comme pour le protéger, elle se serre tout contre lui dans une sorte de noeud gordien qui maintenant enveloppe et entoure l'homme, si parfaitement que l'artiste a maintenant disparu à tous les regards, et dans la chute qui va suivre

incessamment sous peu, tu vois, elle fera ressort contre le sol de la piste dont l'état de saleté est certainement voulu.

LUI : Tu as raison. L'homme s'en tirera sans doute sans une égratignure. Non pas qu'il se soit envolé, mais parce qu'ainsi l'aura voulu ce noeud gordien gigantesque et bizarre, cet informe tas de cordes nouées qui maintenant gît là-bas au centre de la scène.

ELLE : Où est l'artiste ? En se servant de son échec, il voulait peut-être seulement détaier ?

LUI : Non, non, c'est autre chose, car maintenant commence probablement le numéro dit de 'délivrance' ; car on entend l'artiste proférer des injures de plus en plus grossières depuis l'intérieur de son tas de noeuds de cordes emmêlées. Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas. 'Me voilà dans de beaux draps', éructe-t-il ou quelque chose de ce genre, il pense sans doute à ses draps de cordes.

ELLE : Voici qu'il a l'air de se dégager du plus profond du coeur de ces vulgaires cordes marines, de se défaire de ce tas gigantesque de noeuds emmêlés d'où, peu à peu, il émerge, il s'en échappe à l'instant comme d'une chrysalide.

LUI : Oui, oui, tout à fait comme un sphinx de son cocon, n'est-ce pas ?

ELLE : Les gens sont désespérés. Pas de vraie danse sur corde raide ; même pas de danse ratée sur corde raide sans chute d'artiste. Et dans les yeux des gens ce n'est pas assez non plus pour un numéro de délivrance qui prendrait pour alibi une danse ratée sur corde raide, car il n'a même pas défait le noeud.

LUI : L'artiste cependant se frotte les yeux. Il n'a pas de meilleure idée que de se secouer afin de faire tomber la poussière de son costume sali ; tel un chien qui vient de se rouler dans la saleté.

ELLE : Tiens ! Mais regarde donc : sur la scène de son visage apparaît ce sourire mondialement connu. N'est-ce pas pour lui au fond que nous sommes venus ?

LUI : Oui, évidemment. Tout à coup les gens se mettent à trépigner d'enthousiasme. Même sans avoir jamais vu ce sourire, on croit le reconnaître tout de suite et s'en faire reconnaître personnellement. Fabuleux ! Etonnant !

ELLE : Viens ! Descendons, demandons à l'artiste un autographe. Nous pourrons alors peut-être savourer de plus près son sourire. Comme un rayon de soleil. Viens vite !

Hyperbole 2

L'ARTISTE, ELLE et LUI. (*L'artiste donne des autographes.*)

LUI : Merci de bien vouloir nous faire l'honneur de tracer les lettres de votre main. Dommage que dans votre écriture sur le papier ne s'épanouisse pas le même sourire que sur la scène de votre visage quand vous le faites jouer.

ELLE : Ah, ne seriez-vous pas disposé, au moins pour un dixième de seconde, et rien que pour nous, à esquisser et laisser transparaître sur votre face un début d'ébauche de cet éclair de chaleur ?

ARTISTE (*regarde d'un air assez perplexe*)

LUI (*à elle*): Il faut que tu le comprennes. C'est trop cher pour nous.

ELLE : Oui, oui, ce sourire ne lui appartient plus. Il n'a plus le droit de sourire rien que pour nous. Ce sourire précisément, une agence publicitaire l'a pris sous contrat il y a peu pour l'avoir vu sur la scène de son visage. (*à l'artiste*): Est-ce vrai que ce sourire a été engagé comme acteur principal d'un spot publicitaire, et qu'il est censé promouvoir un produit nouveau, un savon liquide censé entretenir la propreté de toute la surface corporelle ?

ARTISTE: Oui, oui.

ELLE: Il paraît que sur la peau, partout où le savon est appliqué, éclate une beauté spectaculaire d'un genre nouveau, comme l'apparition soudaine d'un sourire lumineux qui fleurira sur la peau après le lavage ; et soudain on comprendra qu'on pourrait désormais rire facilement, non seulement avec le visage, mais aussi avec toutes les surfaces restantes du corps. On commencera à apprendre avec précision à sentir par la peau, et à faire éclater sur elle ce sourire. Et partout où l'on sentira une démangeaison, on pourra donc y rire au lieu de s'y gratter.

ARTISTE : Oui, oui.

LUI : Ne crains-tu pas que tes espoirs puissent possiblement être déçus ? Qui serait capable de voir qui rit, où, quand, comment et à quel endroit de son corps? On ne se promène tout de même pas tout nu dans les rues.

ELLE : Non, non, non et non, tu t'enfermes trop dans ta vision. D'abord je ne pense évidemment pas à l'hiver, plutôt à l'été et à des vêtements légers, mais je ne pense pas seulement à la plage, naturiste ou non, mais par exemple à tes haussements d'épaules si froids, les gens te voient venir de loin et glosent aussitôt sur l'arrogance et la méchanceté que leur envoient tes haussements d'épaules. Mais voilà, tu t'immobilises, et soudain, contre toute attente, tes épaules se fendent d'un rire monumental . Et tout le monde le voit.

LUI (à l'artiste): Qu'en dites-vous? Qu'en dites-vous ?

ARTISTE: Il n'y a rien à en dire.

ELLE: Il a raison. Il n'est pas obligé d'en dire quoi que ce soit, il doit juste sourire.

LUI: Oui, et si besoin une seule fois et puis plus jamais.

ELLE: Il n'est vraiment pas obligé d'en faire plus. C'est pour ça que nous sommes venus, nous qui d'habitude n'allons jamais nulle part, car sinon rien ne nous intéresse vraiment par ici, rien du tout à part cela. C'est pour ça que nous restons toujours et seulement là où nous sommes justement, et il est très difficile de nous en faire bouger pour aller ailleurs, oui, quand on est enfin plus ou moins arrivé quelque part, on devrait au moins pouvoir y rester quelque temps ou même un peu plus longtemps. N'est-il pas vrai?

LUI: Nous sommes si heureux, voyez-vous, que de nos jours on puisse enfin avouer franchement qu'on ne s'intéresse à rien ; et qu'enfin, il n'y ait plus de honte à ne s'intéresser à rien, c'est vraiment un grand soulagement.

ELLE: Au fond, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse à présent : c'est de vous voir rire ou sourire une seule fois de tout votre corps, lorsqu'un jour votre sourire se sera étendu à votre corps entier à partir de votre visage. Le voir une seule fois et... Allez-vous aussi vous servir de ce nouveau savon?

ARTISTE (en sortant de scène): Oui, oui

ELLE: Ce savon promu à l'aide de son sourire renversant, va-t-il s'en servir lui-même?

2. Elvire et les oiseaux

ELLE et LUI traversent la plaine en bordure de la ville

LUI : Alors c'est vrai, tu ne sais pas exactement quel est ton vrai prénom ? Ou bien tu n'aimes pas ton nom et tu veux empêcher que je m'en serve pour t'appeler ?

ELLE : Je ne sais vraiment plus exactement quel pourrait être mon vrai prénom et en plus ça m'est absolument égal ; si je me remémore les années du passé récent, je crois que le plus souvent on m'appelait Elvire, c'est bien possible. Je m'appelle approximativement Elvire, je ne peux pas t'en dire plus. Est-ce que pour toi l'exactitude, le son précis de mon nom comptent tellement ? Le mieux ce serait de ne pas m'appeler Elvire précisément mais seulement approximativement, en aucun cas Elvire précisément, ça je ne le veux pas, tu comprends ?

LUI : Toi, femme au prénom approximatif, je vais te montrer quelque chose que j'ai découvert ici, il n'y a pas très longtemps. Il s'agit en effet des oiseaux de cette région, regarde, s'il te plaît, tout là-haut dans le ciel ! Je me tiens à présent au beau milieu de cette plaine, tout comme à l'époque, bouche-bée, vois-tu, et je regarde en l'air, et j'essaie simplement de mettre de l'ordre dans les mouvements des vols d'oiseaux et de les diriger, tu comprends ?

ELLE : Oui, mais où sont-ils donc, ces oiseaux ? Où sont-ils passés ? Je n'en vois pas un seul là-haut, alors dans quoi veux-tu mettre de l'ordre ? Là-haut dans le ciel, il n'y a aucun désordre où il faudrait mettre de l'ordre .

LUI : Hélas, tu as tout à fait raison, où sont-ils les oiseaux aujourd'hui ? Ils sont carrément absents, où sont-ils passés ? C'est grave, naturellement, que là-haut on ne voie pas un seul oiseau aujourd'hui, je m'en rends compte à l'instant, c'est une erreur lourde de conséquences, hélas. Aujourd'hui, il n'y a pas de vols d'oiseaux, c'est un gros inconvénient, jamais je ne l'aurais imaginé, je dois par conséquent te demander de bien vouloir imaginer les oiseaux du récit que je vais te faire, et de les projeter dans le ciel. Bon, tu m'entends, je lance au ciel des ordres de hauteur variable ; oui, je lance maintenant aux oiseaux, comme s'ils étaient effectivement là-haut, toutes sortes d'ordres, tu comprends, de hauteur et d'intensité variables, et voilà, maintenant tu m'as entendu crier mes ordres au ciel, et au ciel, tu le vois, les oiseaux qui aujourd'hui n'y sont pas en tiennent compte absolument, tu vois comme les oiseaux sont mis en branle par les ondes sonores de mon appel, oui, tu l'as bien vu, et maintenant tu vois aussi comme je les ai figés par mon cri à un autre endroit du ciel.

ELLE : Tu as raison, je vois comment les oiseaux absents se laissent figer d'un coup à cet endroit du ciel, et ils se sont tous immobilisés en même temps en plein vol là-haut, c'est vraiment merveilleux, je le vois très bien.

LUI : Je me réjouis que mon travail te plaise, et que tu puisses voir avec précision les oiseaux absents avec lesquels je travaille ; mais il faut encore que je t'explique en détail un point essentiel : Tu comprends, il s'agit de la marche à suivre pour l'appel, car il ne suffit pas d'appeler simplement, tu sais, non, en appelant il faut respecter aussi une astuce mystérieuse et bien déterminée à laquelle il faut avoir recours au moment de l'appel, tu comprends, il s'agit d'un truc spécifique, et je te montre aussi sur le champ l'astuce et le truc, tu comprends, car avec le truc seul et sans l'aide de l'astuce, ou avec l'astuce seule et sans l'aide du truc, pas un seul oiseau, ni plus ni moins, ne se mettrait en branle ; hélas, ils sont absents aujourd'hui, comme tu le sais.

ELLE : Mais non, ils ne sont pas absents, ils sont bien là-haut, tu ne les vois pas ?

LUI : Evidemment je les vois, les oiseaux que tu as imaginés et projetés au ciel, ils sont merveilleux, mais écoute-moi bien, ça fonctionne seulement si tu as recours aux deux en même temps, à l'astuce et au truc, tu comprends ? Tu vois bien la différence : j'ai eu recours aux deux en même temps en lançant mon ordre au ciel, regarde bien encore une fois, ça c'est l'astuce, et ça c'est le truc, ne l'oublie pas, à part moi tu es maintenant la deuxième personne à le savoir, sinon personne au monde n'en sait rien.

ELLE : Puis-je enfin essayer de crier au ciel, laisse-moi faire maintenant.

LUI : Fais donc, crie au ciel et donne tes ordres aux oiseaux que tu as imaginés, sans oublier l'astuce et le truc.

ELLE : Ce ne sont pas des vols d'oiseaux imaginés que j'ai projetés au ciel, mais des vols d'oiseaux réels qui envahissent tout le ciel, tu ne les vois donc pas, je vais tout de suite leur donner mes ordres, sans oublier l'astuce et le truc, on verra bien.

LUI : Non, je ne les vois pas, où sont-ils passés les oiseaux, toujours pas là ? Mais maintenant je sais ce que tu veux dire, maintenant je les vois vraiment, effectivement, les vols d'oiseaux sont arrivés, invisibles, certes, et transparents, on les voit à peine, et le plus souvent la présence de ces vols d'oiseaux transparents est contestée par les gens qui eux ne voient pas d'oiseaux, souvent même par les experts, n'est-ce pas, qui prétendent que les oiseaux transparents n'existent pas, mais on sait qu'ils existent,

lance ton appel, donne tes ordres sans oublier l'astuce et le truc, ne sois pas si timorée.

ELLE : Attends, ça vient, regarde, il suffit que tu me laisses faire.

(Elle suit les instructions qu'il lui a données en lançant son appel.)

LUI : C'est merveilleux d'observer tes yeux, de voir avec quelle concentration tu es plongée dans le ciel, fais attention de ne pas noyer tes yeux là-haut dans ces flots de lumière. Maintenant on reconnaît nettement que même les vols d'oiseaux transparents obéissent à tes ordres, n'est-ce pas ? Tu entends, l'air à présent se met à vibrer, à murmurer et à siffler, moi aussi je me rends compte que l'air ressent cette joie et que la joie de l'air se communique à moi aussi. Cette astuce et ce truc, tu ne dois jamais les livrer à personne, moi non plus je ne les livrerai à personne.

ELLE : Oui, je comprends, il faut garder le secret entre nous, pas de problème.

LUI : C'est d'une importance cruciale de le garder entre nous, sinon un de ces jours n'importe qui pourrait s'amener, tous les habitants pourraient sortir de la ville et leurs masses commencer à se réunir ici, chacun aurait sans répit recours à l'astuce et au truc pour lancer ses appels au ciel.

ELLE : Oui, je comprends, et rapidement chacun se disputerait avec chacun pour déterminer quel oiseau là-haut lui appartient en propre, à qui à tel moment appartient tel ou tel oiseau, que personne surtout ne s'avise de lui chiper son oiseau à lui.

LUI : Partout dans notre région les gens lanceraient en hurlant des vols entiers à l'assaut des autres, imagine l'horreur ! Comme les escadrons de chasse d'une guerre mondiale.

Et c'est aussi pourquoi il n'y aura désormais aucune indication plus précise au sujet de cette astuce et de ce truc, ce qui revient à dire que tout ce qu'on a pu en deviner jusqu'ici est naturellement et intentionnellement faux ou mystificateur, raison pour laquelle toute imitation se révélerait vaine.

ELLE : Au fond, il n'y a plus rien qui puisse nous menacer toi et moi, car à l'approche d'un danger, dès que l'ennemi se mettrait en travers de notre route, il se ferait hacher menu à coups de becs ou il lui serait tout au moins interdit de nous anéantir, et par les journées d'été caniculaires un vol d'oiseaux offrirait au ciel son ombre de battements d'ailes et l'en couvrirait tout entier.

3. La mort du poète

Dans le bureau de la direction, occupé par COMELLI, l'administrateur du théâtre. COMELLI assis au bureau, LUI debout à la fenêtre.

LUI : Tous mes remerciements ! Vous avez donc trouvé le temps d'écouter aujourd'hui même ma contribution à un théâtre naturel dont vous projetez depuis si longtemps la réalisation. J'en viens tout de suite aux faits. Un jour, au cours d'une promenade à travers la ville, je découvris que j'arrivais sans peine à venir à bout des vols d'oiseaux qui me rendaient de plus en plus pénible la poursuite de mon chemin ; il me suffisait d'émettre certains sons, appels ou cris auxquels obtempéraient sur-le-champ les oiseaux, des vols entiers d'oiseaux en même temps. Si par exemple je lançais un cri perçant, aigu et monotone, le vol entier devant moi montait aussitôt en s'écartant par à-coups en diagonale de plusieurs mètres, avec une soudaineté telle que l'onde sonore jaillie de mes lèvres d'une manière déterminée, semblait l'avoir poussé dans cette direction. Si, en revanche, je lançais un double cri aigu, le vol entier dérapait d'abord en s'écartant en diagonale vers le haut, puis aussitôt, d'un grand bond, refluit vers moi. Si mon appel comportait trois sons bien déterminés, les oiseaux décrivaient simultanément des figures triangulaires ; conformes à la hauteur et à la séquence des trois sons émis, les triangles pointaient sur moi les flèches de leurs hypothénuses, ou bien se détournaient de moi. En tant qu'acousticien, je me mis aussitôt dans ma tête à peaufiner cette conception pour vous et votre théâtre naturel, à peu près de la manière que voici : Si vous voulez, je peux tout de suite vous en faire la démonstration à partir de cette fenêtre (*il a ouvert la fenêtre et veut se mettre à lancer des cris dehors, l'administrateur cependant l'interrompt.*)

COMELLI : Ce que vous me racontez là paraît époustouflant, cependant je vous prie d'avoir la bonté de m'en faire la description détaillée une autre fois. Sachez qu'en fait je vous ai demandé de venir me voir, essentiellement pour dérouiller - si je puis m'exprimer ainsi - notre vieille amitié qui menaçait sérieusement de se rouiller : aussi je vous prie instamment de venir ce soir assister à la première de notre création.

LUI : Quelle est la pièce que vous allez donner pour la première fois ce soir ?

COMELLI : "La Mort du Poète", la dernière pièce de Kalkbrenner, écrite juste avant sa mort.

LUI : Je trouve ça bien, bien que je sache avec certitude que dans son état Kalkbrenner n'a rien pu écrire ces dernières années : toujours ivre mort, il titubait par les rues de la ville et ne s'exprimait plus qu'en bredouillant. Il n'y serait pas arrivé. De quoi est-il question dans la pièce ?

COMELLI : Elle raconte comment un jeune créateur, accompagné de sa femme, de nombreux amis des deux sexes et d'autres connaissances, entreprend, toute une nuit, un voyage à travers les bars les plus importants de la ville et atterrit à la fin dans un bistrot situé par hasard justement dans l'immeuble dont le protagoniste occupe le premier étage ; celui-ci, pour terminer dignement la soirée, invite toute la compagnie à monter encore chez lui, les gens acceptent son invitation avec joie et là-dessus il monte le premier, brièvement, dit-il, pour y engager quelques menus préparatifs. Arrivé dans ses appartements, le protagoniste - c'est un poète - décide de plonger la compagnie, qui va bientôt lui emboîter le pas, dans un état de pure horreur ; il s'agenouille dans la cuisine devant la cuisinière à gaz, ouvre la porte du four, y enfourne la tête et ouvre le robinet du gaz, non dans l'attente de sa mort, mais dans l'attente des gens qu'il a invités.

Mais aucun de ceux qu'il avait l'intention d'effrayer à mort n'apparaît pour le trouver dans l'attitude sus-mentionnée, au contraire, ses compagnons de beuverie se saoulent tous dans le bistrot du rez-de-chaussée jusqu'à en perdre le nord, aucun d'entre eux qui puisse encore se mettre debout, et encore moins se mettre en route pour grimper au premier étage, là où le poète, juste au-dessus de leurs têtes, a toujours la tête enfoncée au fin fond du four où, coincé tout de bon, il perd connaissance et meurt.

LUI : Oui, je m'en souviens vaguement : Il y a quelques années déjà, Kalkbrenner a terminé cette pièce d'extrême justesse, avant de tomber la tête la première dans l'alcoolisme et de ne plus rien écrire du tout. Et j'entends encore Kalkbrenner me raconter que tous les théâtres du pays auxquels il avait proposé cette pièce l'avaient refusée en invoquant un motif bizarre : l'oeuvre ne serait pas dans le réel, ni dans l'actuel ou quelque chose de ce genre. Il n'arrêtait pas de s'en lamenter ; jusqu'à ce jour récent où, avant de mourir, après avoir passé toute une nuit à boire en compagnie de gens qui toute la nuit se moquèrent de lui, il atterrit dans le bistrot en-dessous de son appartement du premier étage et invita ses compagnons de beuverie chez lui dans son appartement situé au-dessus ; puis, arrivé en haut, désespéré et au comble de l'ivresse absolue, il ouvrit la porte du four de sa cuisinière à gaz, y enfonça la tête et tourna le robinet. Il avait depuis longtemps oublié les gens qui devaient bientôt le suivre et qui à leur tour l'avaient aussi complètement oublié, jusqu'au moment où une explosion ébranla le premier étage de l'immeuble, ensevelissant le bistrot au rez-de-chaussée avec les sacs-à-vin écroulés par terre.

COMELLI : Oui, cette rumeur m'est aussi venue aux oreilles, sans explosion toutefois et sans robinet ouvert. J'ai entendu parler de la maison écroulée, mais par la vétusté, et non par l'explosion d'un poète.

LUI : Voilà, ça me revient, je l'ai lu dans le journal : immédiatement après presque tous les théâtres du pays ont accepté la pièce, n'est-ce pas ?

COMELLI : Oui, c'est exact. Il fut difficile pour notre ville de s'en assurer la création.

LUI : Dites-moi, n'aurait-on pas pu jouer la dernière pièce de Kalkbrenner un peu plus tôt ?

COMELLI : Je ne le sais pas, mais la vie de Kalkbrenner a toujours été imitations et catastrophes, son oeuvre en revanche était originale et l'est toujours. Il aurait mieux valu pour lui ne pas vivre du tout, se contenter d'écrire son oeuvre et la laisser à la postérité. Il aurait dû cacher sa vie. Sa vie d'imitations a failli détruire complètement son oeuvre originale. J'espère seulement que ce soir nous allons voir l'original. La mort de Kalkbrenner qui emboîte le pas à sa dernière oeuvre n'est qu'un plagiat de faussaire. Il aurait dû mourir bien avant. Au fond il n'aurait pas dû vivre du tout.